

DOMINIQUE AURY

LECTURE POUR TOUS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1958.*

Extrait de la publication

Nous sommes tous des voyageurs perdus entre les vagues et les nuages, il nous faut vite l'eau douce, les fruits frais, le sol qui ne bouge pas, et les autres, inconnus et semblables, qui sont au bout de tous les périples. Ces points fixes où l'on reprend haleine, et que les marins appelaient jadis atterrages ne sont les mêmes pour personne, et cependant sont communs à tous. Chacun y reconnaît quelque chose d'essentiel, mais aussi de fraternel ; chacun lit pour soi, mais aussi pour les autres ; chaque lecture est pour tous. Ce commerce se passe à l'obscur, entre le livre et le lecteur. Le livre rejette à l'auteur, parfois l'auteur au livre. Il n'y a pas de règle, à peine de choix, parce que les livres fourmillent d'appels. Certains se font entendre sans cesse, d'autres, une fois seulement. Mais qu'ils n'aient jamais de fin, qu'ils durent plus que les forêts, plus que les pierres même, cela suffit à convaincre : tous nos secrets sont là.

FÉNELON

LE PUR AMOUR

Qui lit encore Fénelon ? Le doux Fénelon, le cygne de Cambrai, est enseveli sous les fleurs qu'il a lui-même amassées, sous la légende dont il est le premier responsable. Il a si souvent parlé de l'émail des prairies, de la mollesse des zéphirs, de l'astre des nuits, et de l'onde amère; si souvent, et en termes si mesurés et si nobles, chanté les joies de la vertu, les délices de la simplicité, il a tellement usé d'épithètes homériques et de sentences latines, il a si longuement transporté sur les rivages des îles grecques et dans des Salente de rêve, à la suite de son futur Dauphin, des générations d'adolescents, que ses propres traits sont oubliés. Son visage fin et long de méridional à grand nez, et le vêtement dont pour toute sa vie sa vocation l'avait revêtu, la soutane, le petit collet, le rabat gallican, disparaissent sous les traits et sous les vêtements de Mentor qui guida

Télémaque. Mentor incarnait Minerve, déesse de la Sagesse. Est-il plus grand orgueil que se prendre pour la sagesse incarnée ? Cependant Fénelon n'avait pas d'orgueil, en ce sens qu'il rapportait la sagesse à plus haut que lui, ni d'ambition, tout archevêque et précepteur de prince qu'il était. Ou si l'on préfère, son orgueil et son ambition étaient en dehors de lui, ne s'attachaient pas à sa personne : il voulait former un roi chrétien. Il va de soi que c'est là une tâche pour laquelle personne n'a de sympathie. Pas de situation plus fausse, de quelque côté qu'on l'envisage. Car ou bien l'on croit au droit divin, et de quel droit prétendre enseigner l'exercice du pouvoir à celui qui tient le pouvoir de par Dieu, ou bien l'on voit dans les rois des hommes comme les autres, qui tiennent le pouvoir du consentement de leur peuple, et ne faudrait-il pas alors les décourager d'être rois, si l'on est un homme juste qui veut la justice ? De Saint Louis roi de France à Louis seizième du nom qui eut la tête tranchée, la transition ne s'est pas faite lentement, mais par brusques changements. Avant que le peuple français n'eût pris conscience de sa souveraineté, entraînant les autres peuples à sa suite, un homme

au moins avait cherché à éveiller les rois. C'est Fénelon. Les philosophes de l'Encyclopédie qui ont après lui inventé les despotes éclairés sont auprès de lui des révolutionnaires timides. Ils ont effacé de la notion de droit divin, au nom de la raison, le mot *divin*, gardant on ne sait au nom de quoi le mot *droit* : Voltaire et Diderot ont donné bonne conscience à Frédéric II et à Catherine. Mais Fénelon par avance avait tenté tout l'opposé, supprimé du droit divin le mot droit, et donné mauvaise conscience aux rois. Si le bonheur est pour Saint-Just une idée neuve en Europe, c'est qu'il veut oublier Fénelon : il n'est dans les *Aventures de Télémaque* question que de bonheur, et du bonheur des peuples. Il n'y est question que de la sagesse, de la modération, de la modestie, de la générosité des rois — que des devoirs des rois. *Télémaque* ne serait rien encore — (cependant sous l'onction de l'homélie, sous les guirlandes d'opéra, sous la pompe et le romanesque, il faut être aveugle pour ne pas voir la règle de fer) le jeune prince pouvait échapper à l'effigie du roi idéal en refusant de lui ressembler, et le vieux roi son grand-père pouvait détourner les yeux, mais les *Directions pour la conscience d'un*

roi? Bossuet tonnante et triomphante sur les catafalques où les cadavres des princes étaient censés reposer, aux parades illuminées de cierges, ornées de tapisseries, dans les nefs cathédrales ou abbatiales, montées comme des fêtes, fêtes funèbres, par les Menus Plaisirs, Bossuet rejetant à la terre et à la pourriture les fils de Saint Louis est envers eux plein de respect, de douceur, et même d'humanité, en comparaison de Fénelon. Tous deux parlent au nom de l'Évangile, mais l'épée du Christ, cette épée qui apportait la guerre et non la paix, elle est aux mains de Fénelon, et de Fénelon seul. A la voix de Fénelon ne conviennent plus ici que les mots qui conviennent aux épées : inflexible, tranchante, acérée. Un examen de conscience est toujours un acte d'accusation ; ici l'acte d'accusation s'adresse à travers le petit-fils de Louis XIV à Louis XIV en personne. Ce que le duc de Bourgogne devra faire, c'est ce que Louis XIV a négligé de faire, ce qu'il devra s'interdire, c'est ce que Louis XIV s'est permis. Dire à un garçon de seize ans : « Ne ressemblez pas à votre aïeul », pour qui est-ce le plus humiliant, pour l'enfant, ou pour l'aïeul ? Il semble établi que Louis XIV n'a jamais eu entre les mains les *Remon-*

trances dont on a retrouvé le brouillon et où figure la phrase célèbre : « la France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé... » Il n'y faudrait voir qu'un canevas confié au duc de Beauvilliers et à Mme de Maintenon pour les fournir d'arguments auprès du roi, et l'on ignorera probablement toujours s'ils l'ont ou non utilisé. Mais il suffit bien que Louis XIV ait eu connaissance des *Directions pour la conscience d'un roi* (qui datent vraisemblablement de trois années plus tard). Voilà, se dira-t-on, l'origine de la disgrâce de Fénelon, voilà le motif de sa chute. Il a passé la mesure. Il a parlé au roi — cette image de Dieu, dit Bossuet en propres termes — comme on parle à un homme ordinaire. Comment ceux qui détiennent le pouvoir absolu toléreraient-ils, et pourquoi, pareil langage ? A quoi bon posséder des Bastilles, si n'importe qui peut les braver ? Mais justement, ce n'était pas n'importe qui. Fénelon, François de Salignac de La Mothe Fénelon, appartenait à la caste qui se souvenait d'avoir fait les rois, à une famille du Périgord appauvrie mais de haute noblesse. Auprès de Fénelon, Bossuet est un parvenu ébloui de pouvoir monter dans les carrosses des princes. On se représente mal, telle-

ment on est aveuglé par les rayons du Roi Soleil, tellement il a laissé de somptueux témoignages de son éclat, l'assurance et l'insolence de la noblesse qu'il avait apprivoisée dans sa ménagerie de Versailles, et qu'il tenait dans une dépendance douteuse, comme le lion des Fables les autres fauves. Que penser de la liberté de Mme de Montespan qui lui criait dans ses colères qu'elle était de meilleur sang que lui, parce qu'elle était née Mortemart, et aussi qu'il était heureux d'être roi, autrement personne n'aurait supporté ses mauvaises odeurs ? L'orgueil des grands faisait équilibre et parfois échec à l'orgueil du roi. En outre, ce qu'un simple dictateur ne saurait supporter, le roi très chrétien pouvait l'entendre, quand un prince de l'Église parlait. Non. Ce qui a perdu Fénelon, ce qui lui a fait ôter la charge de précepteur de l'héritier du trône de France, ce qui l'a fait chasser de la cour, et envoyer en exil dans son archevêché de Cambrai, aux frontières, presque à l'étranger, n'a sans doute que peu de rapport avec la politique, et moins encore avec l'ambition. On lui a prêté le désir d'être un grand ministre. Saint-Simon, qui a souffert de ne pas l'être, prétend que ce fut le but de sa vie. Rien ne le prouve. Mais

tout prouve qu'il s'est brisé sur une vérité secrète et presque indicible, qui lui tenait à l'être plus que la raison et la vie. Il s'est brisé de l'avoir rendue publique, d'avoir voulu la proclamer pour sienne et la défendre. Le nom même de cette doctrine est étrange, avec quelque chose d'équivoque et d'égaré, qui montre bien qu'elle n'est pas faite pour le monde, ni le monde fait pour l'accueillir : c'est la doctrine du pur amour.

Ici l'on entre dans un univers oublié. Il nous paraît aujourd'hui inconcevable, à nous qui faisons les fiers avec notre tolérance — comme si personne au ^{xx}^e siècle n'envoyait plus personne à la mort pour crime d'opinion — que des hommes, parce qu'ils croyaient à la présence réelle d'un dieu sur un autel, une fois les paroles de consécration prononcées, aient pu faire brûler vifs d'autres hommes parce qu'ils n'y croyaient pas, et l'inverse. Il nous paraît scandaleux — mais les camps d'Allemagne et de Sibérie ? — que des dizaines de milliers de Français aient eu à choisir entre la conversion et l'exil, lorsque fut révoqué l'Édit de Nantes. Les dragonnades révoltent, comme si les polices n'étaient pas éternelles, et qu'il ne fût pas à ce compte

nécessaire de se révolter tous les jours. La vérité, c'est que le motif de la répression, le motif de la résistance, n'est plus compris. Ou plutôt, la raison le saisit, mais il glisse sur le cœur sans l'entamer, il passe, il n'éveille plus rien. Cet immense débat des vérités devenues folles, et dont ceux qui y participèrent ne pouvaient pas imaginer qu'il dût jamais s'achever autrement que par la défaite de l'une et la victoire de l'autre (ce qui ne s'est pas produit, et chacune a été victorieuse et vaincue, suivant les lieux) un beau jour s'est vidé de sang, et personne ne sait pourquoi. Ce n'est pas que les croyants fussent devenus moins croyants, ce n'est pas non plus qu'on eût moins de sang à répandre, ni qu'on en fût désormais avare, mais chacun se trouva là-dessus laisser l'autre tranquille. On se fit tuer pour autre chose : pour le roi, pour le peuple, pour la patrie, pour la liberté. Il arrivera peut-être un jour où personne ne comprendra qu'on se soit fait tuer pour ne plus voir dans la capitale, dans les villes et les villages de son pays, des soldats étrangers. Où la notion même de soldat, et d'étranger, sera devenue seulement curieuse et lointaine, un peu obscure, un peu absurde, occasion d'études historiques et de cour-

toises polémiques, comme la notion de jansénisme et de quiétisme. La Démocratie triomphante, ou le Totalitarisme triomphant, s'anéantiront peut-être au sein de leur triomphe même dans des querelles intérieures, comme se sont anéanties en tant que forces fanatiques génératrices de feu et de sang la Réforme et la Contre-Réforme. On inventera des vérités nouvelles, meurtrières à neuf. Mais en France au XVII^e siècle, une fois acceptée — comme une mesure de police dont personne autant dire, en dehors de ceux qui en étaient l'objet, ne discutait le bien-fondé — la remise des Protestants dans la voie commune (l'Angleterre protestante n'était pas plus tolérante dans l'autre sens), les querelles religieuses entre l'orthodoxie de l'Église catholique et les deux extrémismes opposés du jansénisme et du quiétisme occupaient dans la sensibilité une place aussi vivante, sinon plus, qu'aujourd'hui les querelles politiques. Du terrifiant amas d'écrits et d'imprimés qu'elles ont suscité, il ne reste que lettre morte sur le papier craquant et poussiéreux, le papier de bibliothèque que seuls feuilletent les érudits. Si pourtant : il reste Pascal, Bossuet, Fénelon. C'est qu'ils en réchappent par le génie, et il serait plus

juste de dire que Pascal foudroyé dans sa nuit sauve le jansénisme, le solide Bossuet le bon sens et la discipline de l'orthodoxie, notre Fénelon le quiétisme.

Il ne faut cependant pas conclure, pour ne parler que de Fénelon, qu'il soit nécessaire d'accepter jusque dans sa forme le débat où il a engagé sa vie pour ne pas se sentir étranger à lui. Fénelon et le quiétisme sont inséparables, mais on peut lire Fénelon sans rien savoir du quiétisme, sans avoir besoin d'apprendre qui était Molinos, ni pourquoi le Pape l'a condamné, sans évoquer l'œuvre ni la figure de Mme Guyon. Fénelon se justifie à lui seul. N'aurait-on jamais lu trois pages de lui, qu'on ouvre au hasard un recueil de ses *Ecrits Spirituels* — peu importe à qui il s'adresse — et l'on est saisi par un sentiment étrange, si neuf, si singulier, si puissant qu'on a d'abord peine à comprendre de quoi il est fait. De quoi parle Fénelon, qui ait le pouvoir de troubler encore ceux qui lisent ces lettres écrites il y a près de trois siècles, et chacune écrite généralement pour un personnage bien défini, chacune donnant des conseils clairs et simples, on pourrait presque dire pratiques, et dont on penserait qu'ils ne sauraient servir qu'à celui

ou celle qui les a sollicités ? En quoi peut-il toucher ? Ce n'est pas qu'il se confie, et qu'il parle assez de lui-même pour qu'on retrouve sous ce qu'il dit le charme extraordinaire de son visage, tel selon Saint-Simon qu'on devait faire effort pour cesser de le regarder. Il ne parle presque jamais de lui. Ce n'est pas non plus qu'il trace de ceux auxquels il s'adresse des portraits assez nets et attachants pour qu'on ait envie de reconnaître les gens, de s'écrier : « c'est Mme de Maintenon ! » de se demander qui était ce duc de Beauvilliers qu'il appelle le bon duc, de savoir quel était le personnage auquel il reproche si violemment sa tiédeur, sa mollesse, et qui cette femme trop satisfaite de ses vertus. Du petit Dauphin lui-même, il ne livre aucune image. Au contraire. On dirait qu'il fait le vide, qu'il efface, et c'est bien cela en effet, il supprime le temps, il ôte le désir du passager et du particulier, il établit qui le suit dans un univers où le feu et la glace s'équivalent, où le tumulte est pareil au silence, la vie pareille à la mort. Personne ne dépayse comme lui. Voilà le secret. Car il dépayse non pas en nous ramenant, nous, dans son siècle, mais en faisant disparaître l'idée que le siècle ait quelque importance. Et

l'on se persuade qu'à ses yeux les êtres n'en ont pas davantage, sinon par rapport à l'éternel, et que lui-même en a moins encore. Cependant il aide avec une attention passionnée et fidèle chacun de ceux qui se confient à lui. Jamais il ne méprise, jamais il ne parle de haut, mais plutôt du fond de cet abîme d'où le psalmiste crie vers Dieu. La paix donnée par Dieu — non comme le monde la donne — est sans doute la paix sèche et amère où il dit vivre, et où il veut faire vivre les autres. Paix en Dieu, quiétude de l'âme abandonnée à Dieu, esprit d'enfance, désappropriation, détachement du monde et de soi, tel est l'essentiel du quiétisme. Que trouvent dans les supplices, fût-ce au milieu de leurs gémissements et de leurs larmes, ceux qu'on torture pour leur vérité, sinon le même bonheur atroce que Fénelon souhaite aux siens quand ils souffrent ? Il leur dit d'aimer leur croix, d'être heureux de leur croix, puisque leur croix vient de Dieu, d'aimer leur mort, puisque leur mort vient de Dieu, puisqu'elle est la volonté, le plaisir de Dieu. Quel besoin de foi pour comprendre ? L'amour suffit. L'amour profane et l'amour sacré sont le même amour, ou devraient l'être. Seul l'objet change, en admettant qu'il soit

DOMINIQUE AURY

Lecture pour tous

Fénelon, Chrétien de Troyes, Balzac, Maurice Scève, Colette, Vigny, la Religieuse portugaise, Proust, Chateaubriand, Longus, Lewis Carroll, l'abbé Prévost et Benjamin Constant sont les écrivains auxquels Dominique Aury a consacré les éblouissantes chroniques recueillies dans ce volume.

« Les marins, écrit Dominique Aury, appelaient jadis atterrage le point où l'on peut toucher terre. Nous sommes tous des voyageurs perdus entre les vagues et les nuages, il nous faut vite l'eau douce, les fruits frais, le sol qui ne bouge pas, et les autres, inconnus et semblables, qui sont au bout de tous les périples. Ces points fixes où l'on reprend haleine ne sont les mêmes pour personne, et cependant sont communs à tous. Chacun y reconnaît quelque chose d'essentiel, mais aussi de fraternel ; chacun lit pour soi, mais aussi pour les autres : chaque lecture est pour tous... Il n'y a pas de règle, à peine de choix, parce que les livres fourmillent d'appels. »

Ce sont précisément les « appels » entendus par elle à la lecture de certains écrivains, de certaines œuvres que Dominique Aury nous communique ici. Elle nous livre l'écho qu'ils ont éveillé en elle, le point exact où elle a effectué son « atterrage » sur leurs rives.



58-I A 20370 ISBN 2-07-020370-0



Extrait de la publication